

La Bibliothèque de Mosaïque, n°205

« Le 7 octobre, ou le retour à l'identité juive »
(lien vers la vidéo [ici](#))



Mikhaël Benadmon

Mots-clés : Benadmon - Conflit Israël/Palestine - Diaspora - Antisémitisme moderne - Laïcité française - Identité juive/israélienne - Sens du lieu - Séfardisme - Messianisme.

Résumé : Mikhaël Benadmon, Grand rabbin de Genève et philosophe, exprime son tiraillement entre sa perspective israélienne et celle de Juif en diaspora confronté à une montée de l'antisémitisme en Europe. Il souligne la différence de contexte entre Israël où le conflit avec les Palestiniens est politique, et l'Occident où le discours se concentre sur la dimension morale d'Israël. Benadmon anticipe une exacerbation de la situation, avec la théologisation redoublée du conflit. Il craint les Juifs de France condamnés à vivre en marranes ou en ghettos, déplorant l'échec de la laïcité. En Israël, il observe un réveil identitaire juif après le 7 octobre, bousculant les clivages traditionnels (Haredim, laïcs, etc.). Il vante la tradition séfarade, plus fluide et tolérante, comme réponse possible aux divisions,

et défend le « sens du lieu » pour Israël et l'humanité, face à une mondialisation déracinante. Enfin, il réhabilite le messianisme, espoir d'un avenir meilleur dynamisant le présent.

(00:00) Antoine Mercier

Bonjour, et bienvenue sur Mosaïque, la Chaîne en quête du sens de l'actualité.
Bonjour, Mikhaël Benadmon !

(00:06) Mikhaël Benadmon

Bonjour, Antoine.

(00:08) Antoine Mercier

Vous êtes philosophe et grand rabbin de Genève depuis près de trois ans. La tension va croissante entre Israël et les nations. Elle est particulièrement sensible en Europe. Comment vivez-vous ces moments difficiles pour la diaspora, qui est en butte à des menaces de plus en plus explicites et généralisées ?

(00:29) Mikhaël Benadmon

De façon générale, moi-même je vis d'une façon assez tiraillée. Parce que d'une part, étant israélien et ayant vécu quasiment toute ma vie en Israël, j'ai une perspective israélienne sur ce qui se passe. Une perspective très locale, si l'on peut dire, de ce qui se passe entre Israël et les nations, sur les raisons du conflit et la façon dont le conflit résonne en dehors d'Israël. Étant maintenant à Genève, en ayant des voix totalement différentes sur ce qui s'y passe, je suis totalement tiraillé entre, d'une part essayer de trouver un discours qui rende compte de la façon dont les Juifs en diaspora peuvent et doivent s'expliquer ce conflit, et la façon dont un Juif israélien en parle.

(01:19) Antoine Mercier

C'est quoi, la différence ?

(01:22) Mikhaël Benadmon

La différence, c'est le contexte. Lorsqu'on est en Israël, le contexte est entièrement différent. L'autre significatif dont on parle n'est pas le Nom juif occidental, n'est pas la pensée occidentale. On est en Orient. L'autre, c'est le Palestinien, c'est les pays arabes, avec tout ce que ça veut dire. Alors qu'ici en Occident, le discours juif est avant tout axé sur la dimension morale, éthique d'Israël, et beaucoup moins sur l'importance de la victoire.

(01:59) Antoine Mercier

On va revenir sur cette question éthique. Mais quand même, jusqu'où peut aller cette tension ? Parce que certains pays parlent de sanctions, notamment les Européens, qui vont se réunir pour essayer de trouver des sanctions. On a vu récemment certains signes qui laisseraient penser que les liaisons aériennes pourraient être, à un moment donné, interrompues - par exemple entre la France et Israël. On voit qu'Israël menace de fermer le consulat de France à Jérusalem, et peut-être même de nationaliser les biens français de Jérusalem. Dans cette bataille en cours, jusqu'où croyez-vous que l'on puisse aller, Mikhaël Benadmon ?

(02:38) Mikhaël Benadmon

J'ai l'impression que tout ne va aller qu'en empirant. Ce conflit-là, même en restant avec une vision philosophique, géopolitique, stratégique d'un conflit, entre dans une sphère métaphysique incontestable, incontournable, et nous amène dans une vision théologique de ce que vit Israël, le peuple juif, depuis des milliers d'années, dans son rapport avec les nations du monde.

Certaines fois, c'est un roman, et ça se vit sur un mode duo. D'autres fois, malheureusement, c'est un duel. Et aujourd'hui, on entre vraiment dans une période de duel. La relation qui nous lie aujourd'hui avec les nations du monde est sur un mode duel, même si on a, et on le sait, une partie des populations qui soutiennent Israël. Mais j'ai l'impression qu'on entre vraiment dans la période du duel des relations entre Israël et le monde.

(03:36) Antoine Mercier

Ça veut dire quoi, l'entrée de l'actualité dans la sphère métaphysique - selon vous qui êtes philosophe ?

(03:42) Mikhaël Benadmon

Ça veut dire quelque chose d'extrêmement difficile à gérer.

J'ai le souvenir d'avoir eu avec mon grand-père, de mémoire bénie, des débats infinis sur la façon dont il fallait lire le conflit israélo-palestinien. Mon grand-père, originaire du Maroc, me disait : « Tu sais, mon fils, nous avons vécu en pays arabe. Nous connaissons le sort des Juifs en pays arabes. » Et moi, de lui répondre - alors en Israël depuis quelques années : « Papi, on ne parle pas du tout de la même situation ! Au Maroc, vous étiez une population minoritaire, protégée, mais vous viviez en tant que communauté. Et les Arabes au Maroc ne sont pas les Arabes palestiniens, ne sont pas les Arabes du Moyen-Orient. Ici, le peuple juif est en situation de souveraineté. Donc, on n'est pas du tout dans la même logique. »

Ce débat-là, mon grand-père ne le comprenait pas. Et moi, je tentais justement de déconnecter la vision géopolitique, stratégique, moderne du conflit, de ces sources théologiques, c'est-à-dire de ne pas voir dans la Bible un texte qui est une sorte de paradigme pour l'Histoire.

Ça me dérangeait fondamentalement de voir dans un texte biblique - même évidemment d'une aspiration incroyable, qui nous accompagne et nous guide dans notre vie - je ne voulais pas y voir un paradigme géopolitique. Parce que j'avais l'impression que ça nous enfermait dans quelque chose qui ne nous permettait pas de voir la réalité ici et aujourd'hui. Et aujourd'hui, je ne sais pas s'il faut dire « malheureusement », je me retrouve enfermé dans une lecture qui essaierait de trouver, c'est vrai, dans ces textes anciens, quelque chose qui pourrait nous donner une nouvelle perspective. Parce que, de notre part comme de la part, en tout cas, de nos protagonistes du monde musulman, nous sommes dans une lecture qui ne tend pas au même endroit, et qui est théologique.

(05:31) Antoine Mercier

On va revenir là-dessus tout à l'heure. Encore un mot sur l'actualité, sur l'existence juive en Europe, en particulier en France. Vous connaissez bien la situation en France. Vous semble-t-elle menacée, cette existence juive en France ?

(05:46) Mikhaël Benadmon

À en croire certaines études publiées il n'y a pas si longtemps par nos amis Dov Maïmon et Didier Long¹, on a un scénario absolument alarmiste qui donne l'impression que la fin des Juifs de France n'est pas loin. C'est-à-dire une impossibilité pour le Juif de vivre dans l'espace public un judaïsme décomplexé, de se promener en kippa, ou même simplement de s'affirmer en tant que Juif dans un espace laïc.

J'ai l'impression que, sur ce point-là, la laïcité à la française continue son échec et menace, cette fois-ci, le Juif. C'est l'impossibilité pour les Juifs de France de vivre leur identité autre que marrane ou ghettoisée. D'autre part, le Juif a toujours su s'adapter à des conditions difficiles, la France par exemple aujourd'hui.

Mais si l'histoire juive nous a montré quelque chose, même d'une façon quasi permanente, c'est qu'aucun pouvoir politique, aucun régime, ni en Orient ni en Occident, ni monarchique, dictatorial ou démocratique, n'a réussi à protéger ses Juifs. C'est une constante, une permanence de l'histoire. Les Juifs ont été quelque part pendant quelques années, cent ans, cinq cents ans, et après ont dû partir. Ce modèle-là, on le connaît bien. Ce n'est pas quelque chose qui nous a effrayés. On a, au contraire, continué d'avancer, et de créer.

(07:18) Antoine Mercier

¹ Didier Long & Dov Maïmon, *La Fin des Juifs de France ?* Le Cherche Midi. 2025. 208 p.

Comment réagissez-vous à la forme que prend ce nouvel antisémitisme, qui s'exprime au nom de la morale, en dénonçant les Israéliens comme ayant des méthodes nazies, le « génocide », etc. ? Comment analysez-vous ce renversement sémantique que la sociologue Eva Illouz a nommé « la haine vertueuse² » ?

(07:38) Mikhaël Benadmon

J'ai en tête un livre de Comte-Sponville, *Le capitalisme est-il moral ?*³ Il a analysé d'une façon très intéressante les grands discours de chaque génération. On a des générations où on parle de société et on parle de socialisme, de l'idéal social. D'autres générations où on parle de morale. Aujourd'hui, on parle de morale, de droit international. J'ai l'impression que ce sont des façons de dire le contraire de ce que la morale nous amènerait à dire.

Plus on parle de quelque chose sur un mode théorique, moins cette idée est présente réellement dans le quotidien des peuples. Une dame que j'ai appréciée énormément, de mémoire bénie, Éliane Amado Levy-Valensi⁴ - qui était à mes yeux vraiment une grande dame, une grande philosophe, une grande psychanalyste - avait l'habitude de dire que ceux qui déclarent l'amour de l'autre avec un grand A, le haïssent dans le culte de l'abstraction. Cette phrase, j'y pense souvent en ce moment.

Dès que j'entends quelqu'un se parer d'une grande moralité en accusant Israël d'être un État génocidaire et les Juifs d'être un peuple misanthrope qui déteste l'humanité, accusation antisémite très ancienne, j'ai en tête les propos d'Éliane Amado Levy-Valensi qui résonnent, et qui disent : « Les grandes déclarations, on les connaît, sauf que ça n'a pas grande valeur ! »

(09:08) Antoine Mercier

Un mot encore de notre actualité, avec cette perspective de l'Assemblée générale des Nations Unies en septembre, le mois prochain, où la question palestinienne va très certainement avoir la vedette. Comment interprétez-vous la décision de la France, et d'autres pays, de reconnaître à cette occasion un État de Palestine ?

(09:27) Mikhaël Benadmon

Vous me prenez sur un terrain politique. Je vais essayer d'y répondre sans y répondre.

Déclarer un État reste quelque chose de sémantique. Je peux moi aussi déclarer mon appartement, ici à Genève, « État d'Israël ». Je peux également déclarer tout territoire sur le

² Eva Illouz, *Le 8-Octobre, généalogie d'une haine vertueuse*. Tracts Gallimard n°60. 2024. 64 p.

³ Albin Michel. 2004. 240 p.

⁴ 1919, Marseille - 2006, Jérusalem.

globe comme étant partie d'une entité politique. Je crois que ça n'a absolument aucune implication sur le terrain.

Et là, je parlerai avec la kippa sur la tête : notre vision du monde est une vision qui cherche la paix, qui cherche à introduire ce monde dans une sphère de paix. Et une déclaration politique n'a jamais fait de bien dans ce sens. La paix ne se crée pas par des déclarations, des reconnaissances politiques, elle se crée par des contacts sur le terrain et par des bonnes volontés. Pour moi, c'est une déclaration qui entrera dans les déclarations du style ONU en 1975 sur « le sionisme comme racisme », ou toutes autres formes de déclarations vaines et caduques.

(10:38) Antoine Mercier

Parlons maintenant, si vous voulez bien, de ce qui se passe en Israël. Qu'est-ce qui a fondamentalement changé, selon vous, dans le pays depuis le 7 octobre ?

(10:51) Mikhaël Benadmon

D'abord, un éveil identitaire. L'Israélien moyen - ce n'est pas une définition économique, c'est une définition sociologique - quel que soit le bord identitaire auquel il appartient, tout d'un coup se retrouve rivé à son identité juive. La fameuse discussion classique en Israël - Est-on plus juif, ou plus israélien ; avant tout israélien, ou avant tout juif ? - j'ai l'impression que ce débat est dépassé : nous sommes juifs !

L'Israélien classique se voit comme un Juif, et doit se redéfinir par rapport à cette nouvelle donnée.

L'identité juive n'est évidemment pas quelque chose de naturel. C'est une définition qui se crée, qui se travaille. Et pendant des années, on n'a peut-être pas assez travaillé en Israël cette définition de ce que veut dire être juif quand on est en Israël. Parce qu'on a l'impression que, dans l'espace israélien, on est juif qu'on le veuille ou non, et que cette identité israélienne, cette culture israélienne, nous fait baigner malgré nous dans le judaïsme, par le nom des rues, par le calendrier appliqué en Israël. Donc, c'est vrai qu'il y a ce besoin, cette nécessité maintenant de se redéfinir, de se réinventer.

Dans ce sens, peut-être qu'on est aujourd'hui dans un moment très intéressant qui rejoint les débuts du sionisme, où le peuple juif a dû se réinventer comme peuple israélien.

Aujourd'hui, on est dans un renversement où le peuple israélien doit se redéfinir comme peuple juif, mais sans faire l'impasse de cent cinquante ans de sionisme.

(12:34) Antoine Mercier

C'est peut-être ça, la mutation d'identité aussi, vers l'hébraïté, dont parlait Manitou au siècle dernier ?

(12:40) Mikhaël Benadmon

Tout à fait ! Ce fameux Manitou, un peu comme mon grand-père qui m'agaçait de ses définitions, certaines fois en nous disant que le Juif redeviendra Hébreu, qu'il va devoir opérer cette fameuse mutation identitaire, vraisemblablement il n'avait pas tort. Sans le prendre pour porteur d'une parole prophétique, il avait sans doute vu quelque chose qui était nécessaire en Israël, c'est-à-dire une redéfinition profonde de ce que désigne l'être juif, de ce que veut dire être juif dans son rapport à la réalité, et non plus cette fois-ci dans son rapport à une sorte d'idée du judaïsme. Être juif doit être redéfini en Israël par rapport aux engagements civiques, aux engagements nationaux, à un positionnement envers mon frère qui ne pense pas comme moi, qui refuse certaines fois les fondamentaux du judaïsme. C'est là qu'on doit redéfinir et recréer ce judaïsme.

(13:44) Antoine Mercier

Il y a du travail ! Parce que la société israélienne reste malgré tout cloisonnée, divisée. Plusieurs groupes sont hostiles les uns aux autres... Les Haredim, ou les orthodoxes qui sont souvent a-sionistes. Il y a des sionistes religieux, les traditionalistes, les sionistes laïcs, les laïcs anti-sionistes, et des fondamentalistes anticléricaux...

Diriez-vous que le problème réside aussi dans cet étiquetage qui tient souvent lieu d'appartenance provisoire ?

(14:14) Mikhaël Benadmon

On est en Israël dans une identité sectorielle. On n'a pas le droit en Israël d'exister pour soi. Je ne sais pas expliquer pourquoi l'identité juive en Israël a eu besoin de se cantonner - le mot « cantonner », je l'entends vraiment maintenant « à la Suisse », vraiment avec l'idée des cantons. - a eu besoin de se cantonner et de s'enfermer dans des définitions toutes faites. À tel point qu'il suffit de voir quelqu'un dans la rue pour, plus ou moins, savoir ce qu'il pense, ce qu'il mange, quel est son groupe d'appartenance. C'est une identité assez difficile pour un Juif de la diaspora. Ici, je le sens tellement ! Aujourd'hui, ici à Genève, je vois très bien - c'est l'expérience classique de tout Juif de la diaspora - qu'être juif, c'est au-delà de cette identification sectorielle, de cet étiquetage vestimentaire. Et je crois qu'en Israël, on a aujourd'hui, grâce à Dieu, une mutation et un mouvement qui s'opèrent dans cet étiquetage.

Si, il y a à peu près cinq, six ans, il était aisé, même agréable, de faire un état des lieux de la société israélienne en prenant les différentes catégories que vous avez évoquées, et en dressant le profil identitaire de chacun de ces groupes, en disant les Haredims sont anti-sionistes, les laïcs sont anti-religieux, les sionistes religieux sont messianiques... Aujourd'hui, tout cela est en mouvement, et je dirais qu'on doit redéfinir tout ça.

Ce n'est pas qu'on doit redéfinir... C'est que la société israélienne en mouvement est en train elle-même de redéfinir ses contours. Sur ce point-là, c'est quelque chose d'extraordinaire parce que le Juif lambda ne fait réellement partie d aucun de ses groupes. Qui fait partie d'un groupe auquel il est identifié ? On n'est jamais véritablement représentant d'un groupe. On a une identité...

(16:15) Antoine Mercier

Surtout chez les Juifs !

(16:18) Mikhaël Benadmon

Surtout chez les Juifs. L'identité est quelque chose d'extrêmement dynamique, qui change du jour au lendemain. Moi-même, je ne sais pas rendre compte face à moi-même de qui je suis vraiment à cent pour cent. Demain, ça pourra changer. Il y a quelque chose d'extrêmement dynamique dans l'identité. Et l'identification vient enfermer, asphyxier l'identité. En Israël justement, il y a aujourd'hui cet essai de casser les cadres de l'identification.

(16:45) Antoine Mercier

Mais comment casser les cadres d'identification, dans le cadre de la religion, de la manière dont les gens, les orthodoxes pratiquent ? Comment sort-on de cette identité ? On pourrait parler des laïcs, aussi.

(16:59) Mikhaël Benadmon

À la fin, c'est une déclinaison, une conséquence, une implication de ce changement de paradigme. Posez la question à un rabbin, à l'époque, sur la prière à faire le Jour de l'indépendance en Israël. Tel rabbin vous dira qu'il faut être le plus « royaliste » et faire toutes les bénédictions et lire le Hallel⁵ et être dans la fête religieuse. Un autre rabbin vous dira que c'est un jour de tristesse, de deuil et d'hérésie. Ça dépend à qui on pose la question. La Halakha⁶ dépend des lunettes du rabbin. En ce sens, on a - et c'est vrai pour ce point-là - différentes perspectives en fonction des rabbins à qui on va s'adresser. Et même ces rabbins-là, aujourd'hui, ne peuvent plus répondre de la manière dont ils répondaient il y a cinq, dix ans. À moins, évidemment, de rester dans une tour d'ivoire, ce qui existe également.

⁵ Louange composée des psaumes 113 à 118.

⁶ Littéralement, « La Voie ». La Loi juive, dans la Bible, et pour le judaïsme rabbinique, le Talmud.

(17:57) Antoine Mercier

Il y a un autre facteur à prendre en compte, sans doute, dans cette mutation, c'est ce que vous appelez « le retour de la tradition séfarade ». En quoi consiste cette tradition que vous connaissez bien, et en quoi peut-elle être une réponse à la division actuelle ?

(18:14) Mikhaël Benadmon

C'est une tradition qui s'est développée dans un monde pré-moderne : sur les terres musulmanes qui n'étaient pas en contact immédiat avec la pensée occidentale, et qui n'ont pas été obligées de rendre compte de l'évolution du judaïsme et de la vie des Juifs face à la doxa occidentale. Il n'y a pas eu le besoin de définir d'une façon extrêmement cadrée et ficelée le dogme juif. J'ai l'impression que, justement en Israël, cette sectorisation de la société est le fruit d'une pensée occidentale qui cherche à bien cadrer, à bien définir. Dans un monde, un terrain musulman, on n'a pas eu besoin d'avoir recours à cette pensée du dogme, c'est-à-dire qui sommes-nous réellement ?

Nous sommes quelque chose de bien plus fluide, de bien plus large, de bien plus vivant, qui évolue et qui, certaines fois, va à la synagogue, d'autres fois va à la plage. Une tradition extrêmement fluide et, je vais dire le mot, cool ! Quelque chose de léger où l'identité religieuse est prise comme étant une des identités de la personne, mais sans pour autant prendre contrôle sur la personne d'une façon entière.

La tradition séfarade s'est développée chez les rabbins qui dirigeaient ces communautés, et qui ont vu qu'il y avait des Juifs face à eux, de différentes tendances, plus pratiquants, moins pratiquants, mais pour lesquels il était évident qu'on fait partie avant tout d'un même peuple. La dimension de la communauté, de la vie de la communauté, était essentielle. Un rabbin séfarade - et là je vais schématiser - va enseigner la Halakha en fonction, non pas de la vérité textuelle de la Halakha, mais en fonction de l'implication que ça va faire dans le peuple.

(20:13) Antoine Mercier

Pouvez-vous donner un exemple ?

(20:16) Mikhaël Benadmon

Un cas classique, c'est le fait de boire du vin qui a été ouvert par quelqu'un qui transgresse le shabbat. Un rabbin classique dira que c'est quelque chose qui ne peut pas être consommé, parce que la personne a touché la bouteille de vin. Un rabbin séfarade aura sur quoi s'appuyer pour dire : « Mais au fond, ce qu'on veut, c'est qu'autour de la table, on soit ensemble. Parce qu'autour de la table, on a une rencontre. Et ce qui est important, c'est que cette rencontre s'opère avec le plus de jovialité. Et que personne ne se sente visé, ne se sente condamné de par sa pratique religieuse plus grande ou moins grande. »

Donc, le rabbin séfarade doit toujours dire : la Halakha est un outil qui ne doit pas amener au conflit et à la scission communautaire. C'est déjà des lunettes de paix.

Nécessairement, puisque c'est la communauté dans son intégralité qui est présente dans la vue du rabbin séfarade. Il va devoir également aller dans un sens beaucoup plus léger. Il ne va pas appliquer des normes halakhiques qui seraient difficiles, et qui ne pourraient concerner qu'une partie de la population. Il va donc toujours trouver la voie médiane. Il y a quelque chose de fondamentalement accompagnateur de la communauté. Il n'est pas dans sa tour d'ivoire, il est avec sa communauté.

(21:36) Antoine Mercier

Comment cette tradition-là peut-elle revenir en Israël ? Est-elle mise de côté ? Peut-elle avoir une chance de l'emporter ? Parce qu'elle semble pouvoir résoudre en partie les divisions, les difficultés actuelles.

(21:50) Mikhaël Benadmon

Elle a été mise de côté, sans aucun doute. Elle a été oubliée pendant pas mal d'années dans tous les secteurs et toutes les fractions israéliennes. Dans le monde haredi, ultra-orthodoxe, c'était un monde ashkénaze qui avait du mépris pour ces rabbins qui arrivaient en djellaba, et qui, à leurs yeux, étaient des orientalistes. Ils n'avaient pas de vraie connaissance.

La tradition ashkénaze classique, avant l'émergence de grands rabbins comme le Rav Yosef - mais qui n'est pas séfarade, qui est oriental - n'avait que faire du monde séfarade. Le sionisme religieux est également un pur produit ashkénaze. Il ne voyait en rien dans le monde séfarade autre chose que des fêtes folkloriques du style mimouna⁷, et manger des mofletas⁸. Rien de bien profond.

La tradition laïque voulait mettre en place le Juif nouveau, donc une identité qui se déconnecte de son passé. Et le Juif séfarade n'avait rien à donner à ce nouveau Juif.

Donc, quelque part, on avait ce public-là, traditionaliste, qui, à soixante-dix pour cent, était composé de Juifs séfarades qui, eux, vivaient et vivent encore leur vie en Israël sans avoir besoin d'être dogmatiques, et qui ne rentraient dans aucune de ces cases, et qui vivaient leur vie juive sur un mode séfarade qui n'a jamais été conceptualisé.

Il a fallu attendre des recherches universitaires, en Israël en tout cas, de deux rabbins et de professeurs ashkénazes qui ont découvert la tradition séfarade. Parce qu'en quête de quelque chose d'autre, un petit peu d'oxygène, ils ont découvert les sages séfarades, et ils se sont dit : « Mais ces sages-là peuvent nous permettre de vivre quelque chose de différent ! Ils peuvent nous permettre de vivre une vie juive tolérante. »

⁷ Fête populaire juive d'Afrique du Nord, au sortir de la semaine de Pessa'h - la Pâque.

⁸ Crêpe, recette juive séfarade.

Ça paraît fou ce que je dis ! Oui, on peut vivre une vie juive tolérante, c'est-à-dire développer un concept de tolérance qui soit authentiquement basé sur les textes de la tradition, et qui nous permet de ne pas avoir d'à priori sur mon frère juif qui n'est pas pratiquant, sur l'autre qui n'est pas sioniste : quelque chose de beaucoup plus englobant.

(24:08) Antoine Mercier

Mikhaël Benadmon, on arrive vers la fin de cet entretien. Je voudrais rappeler que vous avez publié un livre il y déjà quelques temps, aux *Éditions Lichma*, intitulé *Pourquoi Israël*⁹. Vous écrivez tout au début de votre introduction, c'est la première ligne, première phrase : « Le monde occidental a perdu le sens du lieu. »

Peut-on dire aujourd'hui, pour aborder la vocation peut-être plus universelle d'Israël, que la lutte d'Israël pour réaffirmer sa dimension, la dimension territoriale du judaïsme, contribue à faire retrouver au monde le fameux « sens du lieu » qui lui manque ?

(24:46) Mikhaël Benadmon

Malheureusement, aujourd'hui, le sens du lieu est identifié aux théories de l'extrême-droite. On a l'impression que ce sont les nationalismes exacerbés qui comprennent l'importance du peuple, de sa terre. Et aujourd'hui, on trouve des alliés dans ces fractions d'extrême-droite qui, elles, comprennent l'importance d'une terre-mère, une terre-patrie.

Je pense que c'est absolument faux. Le sens du lieu est autre part. Le sens du lieu, c'est l'importance à conférer à une terre qui est le substrat, la plus haute forme d'un développement d'idéaux. Et dans le cadre de la terre d'Israël, le lieu n'a pas une importance... Elle est évidemment perçue dans la tradition comme étant porteuse d'une certaine sainteté, mais c'est surtout le substrat d'un potentiel de vie incroyable, tant au niveau économique pour ériger une société idéale, qu'au niveau spirituel pour créer une spiritualité équilibrée, et qu'au niveau politique, à savoir comment on gère un pays juif dans un monde contemporain.

(25:58) Antoine Mercier

Justement, on parle souvent, dans la mondialisation, d'une sorte d'élite qui est hors sol, qui n'a plus de rapport avec ce lieu. On a le sentiment... On dit souvent qu'Israël est un peu le miroir de l'universel, que la réponse d'Israël aujourd'hui, et sa volonté par rapport à son territoire, est d'enseigner quelque chose à l'humanité relativement à l'importance d'appartenir à un lieu.

⁹ 2024. 342 p.

(26:26) Mikhaël Benadmon

Oui. On a sur ce point-là, depuis quelques temps, des études passionnantes ont été menées par les rabbins Yakov Nagen et Sarel Rosenblatt. Ils ont écrit un livre¹⁰ passionnant sur la vocation d'Israël dans son rapport à l'humanité. Évidemment, le support et l'ancrage, c'est la parole qui sort de Sion. Et ils ont une lecture des textes bibliques passionnante, en nous montrant que les textes bibliques ont deux sortes d'eschatologie. Une première eschatologie, c'est le modèle d'Israël au centre. Tout ce qui est autour, c'est une périphérie qui n'a pas d'importance. Ça a évidemment été repris par nos ennemis comme étant, encore une fois, une version de l'arrogance d'Israël.

Mais la deuxième version, c'est cette vision universelle qu'arrivera un jour où il y a, non pas un centre et une périphérie, mais il y a plusieurs centres qui entretiennent entre eux des relations de symétrie absolue.

Il pourrait y avoir un centre en Israël spirituel, mais également en Égypte ou à Assur, en Assyrie - on dirait aujourd'hui à New York : des centres de haute spiritualité qui interfèrent les uns avec les autres, mais qui, pour autant, comprennent l'importance du lieu.

C'est un enjeu incroyable ! Quand j'ai écrit ce livre il y a plus de dix ans, j'avais l'impression de faire un résumé des théories sur la terre d'Israël que j'avais étudiées dans les différentes yechivot¹¹ sionistes ou à l'université. Aujourd'hui, je me rends compte de la pertinence de cette réflexion, parce qu'on est vraiment dans un monde où on a l'impression que les flux économiques comme les flux humains n'ont pas à être ancrés dans un territoire bien spécifique. Si nos ennemis nous rappellent quelque chose, et on doit les remercier pour cela, c'est justement qu'il y a un sens à l'appartenance à un territoire. Après, ça se travaille différemment. Mais quelque part, on est vraiment dans cette démarche de réflexion sur notre relation au lieu.

(28:33) Antoine Mercier

Là, décrivez-vous quelque chose en rapport avec le fameux messianisme dont on parle beaucoup - une notion souvent très mal comprise, ou en tout cas mal appréciée, en particulier en diaspora ?

(28:47) Mikhaël Benadmon

Oui, aujourd'hui le messianisme a très mauvaise presse. On le qualifie justement de radical, de fondamentaliste. Il y a quelque chose dans le messianisme qui fait peur. Le messianisme est perçu comme un phénomène qui va sacrifier le « ici et aujourd'hui » pour un lendemain utopique. Il nous fait oublier quelque part les vrais enjeux de la société. Et c'est vrai qu'il y a dans le messianisme ce danger d'oublier qu'on a ici, face à chez moi, une

¹⁰ *God Shall Be One. Reenvisioning Judaism's Approach to other Religions.* Toby Press. 2024. 340 p.

¹¹ Pluriel de yechiva (hébreu) : centre d'étude de la Torah et du Talmud.

personne qui tend la main, qui a un problème, qu'on a des femmes battues, qu'on a des vrais problèmes à résoudre. Quelque part, si on est dans une période messianique, c'est bon, on est déjà arrivé à destination. C'est vraiment le problème du messianisme.

Mais le messianisme dans toute sa splendeur, c'est de croire en un lendemain meilleur. Ne pas croire à quelque chose qui peut être meilleur qu'aujourd'hui, c'est la fin de l'humanité.

C'est un peu comme la prière : tout le monde prie, qu'on ait un Dieu, ou qu'on n'ait pas de dieu. Prier, c'est ne pas s'accorder à dire que ce qu'il y a aujourd'hui ne pourra pas être meilleur demain. C'est mettre de côté l'espoir. Le messianisme, c'est justement cette lueur d'espoir.

(29:55) Antoine Mercier

Et votre grand-père, sur le messianisme, disait-il quelque chose ?

(30:00) Mikhaël Benadmon

Mon grand-père était un adepte de Maïmonide, pour lequel l'Histoire n'a pas trop de sens. Le messianisme, pour Maïmonide - et pour mon grand-père - n'était pas quelque chose d'important. Et même, en tant que Juif séfarade, justement ça ne l'intéressait pas. Il n'avait pas développé ses théories sur le lendemain. Il fallait aujourd'hui constituer cette société idéale sans attendre le lendemain.

(30:24) Antoine Mercier

C'était aussi une autre époque où le lendemain n'était peut-être pas aussi visible peut-être qu'aujourd'hui ! Merci beaucoup, Rav Benadmon, de nous avoir accordé un peu de temps sur votre emploi du temps très chargé de Grand Rabbin de Genève.

Et merci à tous pour votre attention.